

Antoine Durreleman, Prédication à l'Oratoire du Louvre, le 19/09/2021

Solidaires au nom de Jésus Christ

Évangile de Jean, chapitre 5, versets 1 à 12 :

Après cela, il y eut une fête des Juifs et Jésus monta à Jérusalem. Or à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Bethesda et qui a cinq portiques. Sous ces portiques étaient couchés en grand nombre des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques. Ils attendaient le mouvement de l'eau. Car un ange descendait de temps en temps dans la piscine et agitait l'eau. Et celui qui descendait le premier, après que l'eau avait été agitée, était guéri quelle que fut sa maladie. Là se trouvait un homme malade depuis 38 ans. Jésus l'ayant vu couché, et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : « veux-tu être guéri ? » Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi ». « Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit et marche. » Aussitôt cet homme fut guéri, il prit son lit et marcha.

Chères sœurs, chers frères,

J'ai choisi le texte dont je vous ai donné lecture parce que, dans cette rentrée marquée par les répercussions de la crise sanitaire si brutale et si violente qui ne se terminent pas, marquée aussi par la brutalité des crises géopolitiques que nous vivons actuellement, ce texte nous dit tout de l'engagement qui doit être le nôtre aujourd'hui tout particulièrement. L'engagement auprès des autres. Engagement individuel pour chacun d'entre nous dès lors que nous voulons être disciples du Christ. Engagement aussi collectif pour toute notre église.

Que nous dit en effet ce texte ? Quels sont les points sur lesquels il doit résonner en nous ? Quatre points à mon sens le structurent tout particulièrement et peuvent alimenter notre réflexion ce matin. Une exigence d'abord, une urgence ensuite, une confiance enfin, et, surtout, une espérance.

C'est d'abord une exigence, essentielle. Ce paralytique est seul, abandonné depuis 38 ans à Bethesda. Bethesda, pourtant la maison de la grâce, la maison de la miséricorde. Depuis 38 ans, il est là. Personne n'est jamais venu tout au long de ces années à son aide pour le jeter dans cette piscine au moment où un ange apparaît. Et pourtant, depuis 38 ans il ne s'est pas désespéré, il n'a pas, si j'ose dire, abandonné la place, mais y est resté fidèle, non pas dans une forme de routine, mais dans une constante attente. Que quelqu'un enfin le regarde non pas comme un corps parmi tant d'autres à jeter dans l'eau de la piscine, mais comme une personne à part entière. Une personne singulière, jamais lasse de l'espérance, qu'elle garde chevillée au corps, chevillée au cœur, si faible soit-elle, si en difficulté soit-elle, si précaire soit sa situation. Une personne en attente de la rencontre avec un autre qui sache la voir comme elle est, quel est son besoin et l'aider, dans la conviction que sa situation n'est pas immuable, qu'elle peut bouger. C'est bien ce que fait Jésus en s'adressant au

paralytique le premier : « Jésus, l'ayant vu couché et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Veux-tu être guéri ? ». Il respecte son libre arbitre et sa volonté : « Veux-tu être guéri ? ». Je ne t'imposerai rien si tu ne demandes rien. La réponse du paralytique : « oui je veux être guéri », c'est le levier qui rend possible le miracle. Mais le paralytique lui dit aussi : « Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi ». Ce verset nous décrit bien la situation de solitude et de compétition dans laquelle il se trouve. Une situation très différente de celle dans laquelle se trouvait le paralytique de Capernaüm, lui aussi guéri par Jésus, mais entouré d'amis. Ce texte a en effet son pendant, vous le savez, d'une certaine manière, dans l'Évangile de Marc, quand Jésus guérit le paralytique dans cette maison de Capernaüm, ce paralytique qui est sur le toit de la maison. Quatre de ses amis voient Jésus s'approcher. Ils le descendent jusqu'au rez-de-chaussée, au seuil de la maison, en perçant le toit. Et Jésus va le guérir et va lui dire aussi : « Lève-toi, prends ton lit et marche. » Mais les deux situations sont très différentes. Dans l'Évangile de Marc, le paralytique est entouré d'amis. Il n'est pas seul. Ils prennent soin de lui et c'est eux qui prennent l'initiative de le descendre par le trou qu'ils font dans le toit de manière qu'il puisse rencontrer Jésus. La situation dans l'Évangile de Jean est tout à fait différente. C'est une personne seule qui ne peut plus bouger depuis près de quatre décennies et c'est Jésus qui le premier va vers lui pour lui rendre bien plus que sa mobilité : lui redonner dans toute sa plénitude sa dignité d'homme.

Sa situation est vue par autrui comme immuable et ne pouvant être changée, mais tout contraire est l'injonction de Jésus quand il lui dit « Lève-toi, prends ton lit et marche ». Il ne le réduit pas comme les autres à sa condition de paralytique mais s'adresse à lui comme à un homme seulement momentanément couché, à même de se mettre immédiatement debout et de reprendre aussitôt son

chemin. Et il va en effet se lever, c'est-à-dire par là-même reprendre finalement place dans la communauté des hommes. Il prend son lit car tout n'est pas annulé de son passé, il est aidé par Jésus tel qu'il est, comme il est : il ne lui demande pas d'oublier, de renier son histoire. Et il se met en marche avec toute la charge de son histoire, avec toute sa faiblesse qu'il emporte avec lui. Une mise en mouvement qui nous dit que la personne la plus désespérée, la personne la plus précaire, celle-là qui n'a plus de vie, n'a plus de capacité d'action, cette personne-là, quand on s'adresse à elle, quand une main se tend vers elle, retrouve un horizon, elle retrouve un avenir, elle retrouve sa capacité d'être elle-même responsable de sa vie.

Voilà donc l'exigence fondamentale à laquelle le miracle de Béthesda appelle chacun de nous pour être solidaires au nom de Jésus-Christ. Aller délibérément vers les plus exclus, les plus précaires, les plus fragiles de notre société : ils sont faibles, ils sont seuls, ils sont isolés, ils sont livrés à une sorte de compétition des personnes qui fait que seuls ceux qui réussissent sont regardés, mais notre présence à leurs côtés peut tout changer. Les considérer en tant que personnes dont il dépend de nous, personnellement, que leur situation puisse changer. Les accompagner sur leur chemin pour qu'ils puissent se remettre debout, quels que soient leur environnement, leur entourage leurs difficultés, car à travers ce miracle Jésus s'adresse à tout homme et à tout l'homme.

Remettre l'homme debout ! Ce texte nous dit comment faire. Si on retranscrit ce qu'il nous dit dans le langage d'aujourd'hui, voilà les convictions qui fondent la solidarité au nom du Christ que nous avons à incarner dans notre engagement de solidarité : toute personne, quelle que soit sa situation, nous devons la reconnaître comme personne, dotée d'une liberté irréductible, d'une valeur irremplaçable, d'une singularité essentielle. Nous lui devons le respect, comme quand Jésus s'adresse au paralytique. Nous devons être attentifs à sa parole comme Jésus l'est à la réponse à la question qu'il lui adresse : « veux-tu être guéri ? ». C'est sur sa demande et sur sa volonté que nous devons ancrer notre action de solidarité.

Disciples du Christ, nous avons à revendiquer notre responsabilité à l'égard de celui qui est précaire, en difficulté, fragile, quelle que soit sa situation, d'où qu'il vienne. Jésus ne demande pas au paralytique d'où il est ; il ne lui demande pas son histoire ; il ne lui demande pas ses convictions. Il va lui pardonner ses péchés sans même évoquer ces derniers. Mais ce qu'il lui manifeste, c'est une attention concrète, une volonté d'aider, de guérir et de soutenir, un accompagnement qui est sans condition. Cet accompagnement sans condition est évidemment essentiel : il est au cœur de tout engagement solidaire au nom du Christ.

Nous ne pouvons pas accepter des fatalités prétendues qui sont en réalité des injustices présentées

comme des fatalités. Nous croyons que l'avenir se construit pour les individus comme pour les sociétés. Aller vers autrui, s'engager pour autrui, c'est refuser le renvoi de l'individu à sa solitude. L'humanité se tisse dans la relation. L'échange est au fondement de toute solidarité. Cela veut dire que nous refusons la compétition des personnes. Nul n'a à se justifier d'exister. Nul ne saurait être réduit à la somme de ses succès ou de ses échecs.

Ce que nous dit en effet le Christ à travers ce miracle, c'est que le soutien c'est d'abord une parole qui s'échange, un échange qui se noue, un lien qui se crée. Relier, accompagner, voilà qui est absolument essentiel. Autrement dit, ce n'est pas le geste, ce n'est pas, pour reprendre un terme d'aujourd'hui, une prestation monétaire, qui est l'essentiel. L'essentiel, c'est ce dialogue, c'est ce lien, c'est ce regard, ce regard essentiel qui rend confiance et rouvre l'espérance, l'espérance en soi, l'espérance dans sa vie, l'espérance dans les autres. Nous avons ainsi à récuser la déresponsabilisation, la réduction au statut de victime, au statut d'assisté. Oui, chacun peut être le premier acteur de sa vie. Et chacun est invité au Royaume.

Voilà le sens profond de ce texte qui illustre concrètement ce que dit le Christ ailleurs dans les Évangiles : « *Le Fils de l'homme est venu pour servir et non pour être servi.* ». Une exigence essentielle et une responsabilité à assumer pour nous qui voulons le suivre.

Cette exigence, c'est en même temps, dans le contexte d'aujourd'hui plus que jamais, une urgence. Une urgence parce que, vous le savez, la crise de la COVID 19 qui s'est propagée comme un véritable tsunami, avec une brutalité et une rapidité absolument sans nom, crée aujourd'hui pour beaucoup une situation de plus en plus difficile. Bien sûr, la primauté a été donnée au sanitaire, à la manière dont on peut faire face à la propagation de cette épidémie, dont on peut éviter que, vague après vague, elle ne continue à s'étendre. Mais la crise sanitaire est aussi très lourde de conséquences sur le plan social. Quand elle a éclaté, notre situation sociale était déjà grave. Nous avons vu dans les rues se multiplier des situations que nous n'avions pas constatées dans ces proportions depuis des années et des années. Des familles, avec des enfants, à la rue, que nous ne pouvions ni héberger, ni encore moins loger. Des spirales du pire, où un toit était perdu parce qu'un emploi était perdu, où progressivement se cassaient les liens avec toute la société. La crise de la COVID a rendu invisibles ces anciennes pauvretés si l'on peut dire. Nous ne les voyons plus. Pourquoi ? Parce que les pouvoirs publics ont fait en quelque sorte leur devoir. Ils ont ouvert des centres d'accueil. Le Centre d'action sociale protestant, le CASP, a lui-même ouvert en quelques mois onze centres supplémentaires, permettant d'héberger plus de 2000 personnes, en

louant des hôtels qui n'avaient plus de clientèle touristique. Oui, c'est bien, cela met à l'abri. Mais une mise à l'abri n'insère pas dans la société. Et surtout cette ancienne pauvreté, qui est toujours là, même moins visible, est aujourd'hui aggravée d'une nouvelle pauvreté, comme celle dont on s'alarmait au tournant des années 75, au moment de la première crise économique. Aujourd'hui, sous nos yeux, c'est bien une nouvelle pauvreté qui s'est très vite installée : celle de toutes les personnes qui étaient en situation de marge entre la précarité et la pauvreté, qui vivaient d'une économie informelle, qui subsistaient grâce à de petits boulots, qui allaient de contrats à durée déterminée de très courte durée en contrats à durée déterminée de très courte durée. Toutes ces personnes ont subi l'impact de la COVID 19 avec une violence et dans des proportions inimaginables. Ce que nous avons vu réapparaître au long des derniers mois au CASP, ce sont des personnes qui avaient faim. Bien sûr, le CASP a eu de tout temps une action alimentaire ; bien sûr, il aidait déjà beaucoup de personnes en leur donnant des tickets d'alimentation. Mais là nous avons été littéralement débordés par l'afflux de personnes qui tout simplement n'avaient absolument rien pour manger, pour eux, pour leurs enfants. Et nous avons été amenés à démultiplier comme jamais nos actions en consacrant tous les dons que nous avons reçus à cette aide alimentaire d'urgence et en organisant des distributions de paniers repas dans les rues. Pourtant, si la répercussion sociale de la crise de la COVID est déjà manifeste pour partie, nous savons qu'elle est surtout encore à venir. Le « quoi qu'il en coûte » va trouver ses limites. L'économie va se remettre à fonctionner et nous savons que, dans ce contexte de retour à la vie d'avant, tous les emplois préexistants ne subsisteront pas. Il y aura nécessairement quand cessera la perfusion des fonds publics à nouveau des réorganisations et des suppressions d'emplois, un temps suspendues. La crise sanitaire va avoir à son tour ses vagues de répliques sociales comme il y a eu des répliques sanitaires et elles sont encore devant nous. Il y a ainsi véritablement urgence à agir, urgence à agir plus vite, urgence à agir plus fort, pour que l'on prévienne au maximum les dégâts sociaux à l'issue de cette crise.

Une exigence essentielle, une urgence plus que jamais criante, mais aussi une confiance. Le paralytique avait confiance obstinée qu'un jour quelqu'un finirait bien par l'aider, et ce fut le Christ lui-même. Cette confiance tenace, ce doit être la nôtre en ces temps si difficiles où l'exclusion se remet à ronger notre société. Et de fait nous avons vu aussi pendant les mois de crise, quand elle était paroxystique, des témoignages bouleversants de solidarité. Des personnes se sont levées, qui n'avaient pas antérieurement d'engagement de solidarité et qui sont venues à l'aide et au soutien de ceux qui étaient

précisément sans aide et sans soutien. Pas simplement des personnes de bonne volonté, insérées, sans souci du lendemain. Beaucoup de ces dernières certes se sont manifestées auprès du CASP, beaucoup ont voulu donner un coup de main, donner un coup d'épaule, s'engager. Mais ce que nous avons vu aussi, ce sont les personnes en situation si difficile qui étaient accueillies elles-mêmes au CASP qui se sont levées dans un élan spontané de solidarité. D'elles-mêmes, elles ont souhaité prendre des initiatives pour aider les autres, soit dans les centres où elles étaient accueillies soit au bénéfice d'autres personnes dans d'autres centres ou même au bénéfice d'autres associations. Oui, véritablement, elles se sont mises debout pour aller vers les autres.

Ce sont des ferments de confiance extraordinaires. Ce sont des leviers d'action exceptionnels pour inventer ensemble « le monde d'après » grâce à l'engagement de chacun. Le monde d'après, on en a beaucoup parlé, en disant que cela serait un monde différent. Peut-être pour beaucoup, et le télétravail à la campagne peut le symboliser pour certains. Mais peut-être pas, et plus que vraisemblablement sans doute pas, pour les plus déshérités, les plus fragiles, les plus précaires, tant les pesanteurs et les contraintes de tous ordres qui pèsent sur le travail social sont nombreuses et parfois désespérantes. Mais il dépend de nous que le cours des choses bouge au moins un peu et de faire en sorte que le monde d'après ne soit pas non plus la stricte répétition du monde d'avant pour ces personnes. Nous engager à leurs côtés est précisément un point d'appui décisif pour faire en sorte que cette prise d'initiatives manifestée lors de la crise ne retombe pas, mais aide à changer les pratiques. Si la relation d'aide professionnelle est bien sûr éminemment nécessaire, une relation d'aide personnelle, le temps de l'échange, le temps du dialogue, le temps simplement d'une main qui se tend, le temps de la rencontre avec autrui constituent des leviers tout aussi essentiels pour se remettre debout et se donner un nouvel horizon. C'est dans la confiance partagée d'un réel compagnonnage que chacun pourra réussir à imaginer son monde d'après et se donner les moyens de le réaliser. Une confiance dans un lendemain autre à ancrer précisément sur la promesse du Christ, qui nous a dit qu'il sera toujours avec nous. Une confiance qui est ainsi une espérance.

La ferme espérance, qui est celle qu'au-delà des situations individuelles que nous sommes ainsi appelés à transformer, un monde différent peut advenir. Un monde qui anticipe dès aujourd'hui, dans le moment où nous sommes, ici et maintenant, la venue du Royaume de Dieu. Si nous le voulons, si nous nous y engageons, si nous livrons sans jamais nous lasser les bons combats contre l'inacceptable. C'est une responsabilité personnelle pour chacun

d'entre nous que de savoir voir les invisibles, aller à leur rencontre, nous adresser à eux les premiers, être présents près d'eux, les accompagner, nouer ce dialogue qui peut être silencieux, avant qu'il ne s'exprime. Être tout simplement une présence, cette présence qui atteste que nous avons une espérance. Une espérance pour eux. C'est également une responsabilité pour notre église, parce que sa vocation de service pour les autres ne saurait être une vocation secondaire. Il n'y a pas d'un côté la Parole qui s'annonce, qui se prêche, qui s'enseigne, et de l'autre l'action pour son prochain, qui serait subsidiaire, en quelque sorte la petite sœur de la Parole. Non, il n'y a pas Marie d'un côté, il n'y a pas Marthe de l'autre. Il y a à la fois Marthe et Marie et nous devons, en église comme pour chacun d'entre nous, être à la fois et Marthe et Marie. Faire en sorte que la manière dont nos convictions chrétiennes se transforment en actions irradie littéralement toute notre vie et toute notre communauté.

Le CASP, le Centre d'action sociale protestant, a été précisément créé dans cette conviction voilà plus de 100 ans, en 1905, ici même à l'Oratoire, au moment de la séparation des Eglises et de l'Etat. Il a été créé comme la fédération des entraides des paroisses de de l'époque. Et il continue à être fidèle à ses origines oratoriennes, puisqu'il se réunit toujours en bureau là où il a été fondé il y a plus de 100 ans, au 4 rue de l'Oratoire. Et nous savons combien le CASP est soutenu en particulier par les paroissiens de l'Oratoire et par l'Entraide de l'Oratoire, comme par beaucoup d'Entraides à Paris et en région parisienne. Ce soutien moral et financier est essentiel pour le CASP ; mais il est une forme de soutien qui est encore plus précieuse parce qu'elle dit tout, qui est l'accueil, Salle Monod, des Tables du CASP. Certains, certaines d'entre vous y participent, soit en préparant le repas, soit en le servant, soit en vous associant à chacune des tablées qui réunissent des personnes accueillies dans différents centres du CASP et des paroissiens de l'Oratoire. Ces repas, qui existent aussi dans un peu plus de vingt paroisses de Paris et d'Île-de-France, c'est précisément l'illustration d'une église qui se soucie des autres en étant de la manière la plus concrète qui soit à leurs côtés. Présente non pas pour convertir, mais pour attester, tout simplement, par son accueil sans conditions, de son espérance, du fait que personne n'est seul, personne n'est de côté, personne n'est en retrait.

Ces initiatives concrètes, il convient, plus que jamais aujourd'hui, de les multiplier, dans l'église à travers les entraides, mais aussi en sachant rejoindre les institutions protestantes qui luttent contre la précarité. Le CASP bien sûr, l'Armée du Salut, tant d'autres aussi. Il y a beaucoup de causes pour lesquelles s'engager plus que jamais aujourd'hui. Il y a beaucoup de belles institutions que l'on peut rejoindre. Mais n'oubliez pas que nos grandes associations

protestantes, nos grandes fondations protestantes ont besoin de vous, plus que jamais. Pas simplement de vos dons. Oui, ils sont importants, ils sont essentiels : ils nous permettent de nous mettre en risque, ils nous permettent d'innover, ils nous permettent d'expérimenter, ils nous permettent d'aller plus loin que ce qu'autorisent les pouvoirs publics.

Mais ce qui est encore plus essentiel, c'est l'engagement bénévole de chacune et de chacun en leur sein. Nos grandes institutions ont besoin de vous, pas simplement parce que, malgré la richesse de notre pays qui recommence à s'accroître, la précarité augmente, et le paradoxe, est de plus en plus insoutenable. Mais plus encore parce que ces institutions protestantes, les grandes comme les plus petites, ont été créées précisément au nom d'une théologie de l'espérance, au nom de la bonne nouvelle de l'Évangile. Aujourd'hui plus que jamais, il importe que ces institutions soient toujours et encore vivifiées par l'engagement individuel et par l'engagement collectif de celles et de ceux qui ont entendu l'appel du Christ. Si ça n'est pas le cas, elles vont non pas s'étioler pour finir par disparaître, car malheureusement, la précarité monte qui les fait au contraire sans cesse grandir au rebours de ce qu'elles voudraient, mais elles vont s'assécher, elles vont s'ossifier. Et « *si le sel perd sa saveur* », que reste-t-il ? Des institutions qui fonctionnent bien, qui sont très professionnelles, qui rendent de bons services. Mais il manque alors « *cet accent qui fait reconnaître* » Pierre comme disciple du Christ lors de la crucifixion de Jésus, cette lumière qui succède aux ténèbres et guide comme un phare à l'horizon, cette volonté d'attester par des actes que Christ est venu pour chacune et pour chacun.

La crise a fait que beaucoup de bénévoles âgés, malades n'ont pu poursuivre leurs missions. Aujourd'hui, nos institutions ont besoin de relève, que de nouveaux bénévoles se dressent à leur tour pour les aider. Les modalités et les possibilités sont absolument multiples, Saisissez-les !

James Woody, quand il était pasteur ici même, avait eu l'occasion de dire du CASP : voilà une association où il n'est pas nécessaire d'ouvrir la Bible pour entendre résonner l'Évangile. Il dépend de chacune et de chacun d'entre vous que ceci perdure et s'amplifie. Il y a là véritablement un enjeu essentiel.

Alors, chères sœurs, chers frères, entendez et répondez à l'exhortation de l'apôtre Pierre dans sa première épître : « *Mettez-vous chacun selon les dons qu'il a reçus au service des autres comme de bons administrateurs de la grâce de Dieu, variée dans ses effets.* »

Amen